

J. Burgmein : il racconto della Nonna

Autor(en): **Berdenis van Berlekom, Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La musique en Suisse : organe de la Suisse française**

Band (Jahr): **2 (1902-1903)**

Heft 22

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1029872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



J. BURGMEIN

Il racconto della Nonna.

(Seguito di 7 Pezzi per Pianoforte.)

Sous son pseudonyme de *J. Burgmein*, *Giulio Ricordi*, de *Milan*, vient de composer et de faire paraître une nouvelle et charmante petite œuvre : *Il racconto della Nonna*, consistant en une série de sept morceaux pour piano. Ce recueil qui n'est pas écrit pour être joué par les enfants, est cependant bien à la portée des jeunes pianistes. Il se distingue surtout par une délicatesse et une tendresse de sentiment dont l'influence est vivifiante et qui lui valent une place à part dans notre littérature de piano. De plus l'ouvrage est orné de charmantes illustrations coloriées qui sont en elles-mêmes de petits chefs-d'œuvre, et accompagné de jolis vers enfantins formant un récit suivi qui donne plus spécialement la clef de la composition musicale. En tête du premier morceau : *C'era una volta* (Il y avait une fois), intitulé : *Preambolo* par le compositeur, une charmante vignette nous montre la vérandah d'une villa au bord d'un lac italien. Une grand-mère y est assise, ses quatre petits-enfants autour d'elle. « Il y avait une fois, » ainsi raconte la douce aïeule, dont le visage encore rosé et encadré de cheveux d'un blanc de neige, fait rêver à certaine marquise du XVII^e siècle. « Il y avait une fois une enfant jolie et gentille qui s'appelait *Reginella*. La petite était plus délicate que l'aurore, plus aimable que le mois de mai et paraissait comme couronnée de rayons et de rosée. Nul ne vit jamais une poupée plus mignonne, ni une fleur plus exquise. Pourtant... ah! vous savez, n'est-ce pas, qu'il n'y a pas de roses sans épines, *Reginella* était jolie mais pas tout à fait raisonnable, et souvent elle accueillait et chérissait les petits caprices qui se posaient sur sa tête comme des papillons. Et quand elle avait ses petites quintes, vous l'auriez couverte de baisers et comblée de joujoux que vous n'auriez pas réussi à rappeler sa belle humeur. » — Et le récit continue ainsi sur ce ton vif et naturel, disant comment la fillette désobéissante, trouvant ouverte la grille du potager, ne sut pas résister à la tentation et erra dans le bois voisin, malgré la défense de sa mère.

Dans le premier morceau nous entendons la

grand-mère, commençant son récit dans le doux ton de sol mineur; sa voix n'est presque qu'un murmure. Ici la musique rend délicatement la tension d'esprit des petits auditeurs de l'aïeule. Puis le ton change en sol majeur, et la voix claire décrit les ruses de la fillette; dans le soprano un vigoureux motif descendant montre l'enfant secouant énergiquement sa petite tête; la basse raconte ses trépignements de fierté dans un motif accéléré de doubles-croches; sa colère et sa résistance sont rendues par des intervalles vifs et aigus qui se succèdent rapidement et, diminuant graduellement, ramènent au thème tendre et paisible du commencement. Le tout se termine par des accords mous, qui semblent annoncer le mystère caché, devant sortir de tout cela.

Le deuxième morceau, *Il Lago*, décrit le lac. Il est devant nos yeux tout resplendissant de beauté, et nous comprenons le regard ravi de l'enfant qui le contemple ainsi, scintillant sous les rayons du soleil, et paré de ses rives fleuries. On entend une douce barcarolle, des sons suaves et des mélodies rêveuses. Pourtant un rythme plus rapide avec des motifs de doubles-croches rompt le mouvement paisible et harmonieux. « Il s'éleva alors une douce brise qui réveilla les eaux assoupies. Sur les rives des vapeurs légères montèrent comme de mille cornues jusqu'à ce que la brume eut tout enveloppé de ses draperies grises... Et la fillette assise seule dans le brouillard, céda enfin au sommeil. »

Le troisième morceau : *Le Ondine* (*Danza fantastica*) est d'un très beau dessin. Les naïades prennent leurs ébats sur le lac éclairé par la lune. Leurs longs vêtements blancs ondulants comme les flots se confondent avec eux. « Au bruit du vent sur les eaux elles commencent à danser en rond. Il y en avait de brunes, d'autres étaient jaunes, d'autres enfin semblaient enveloppées de voiles bleuâtres. Leurs yeux étaient pareils aux émeraudes et leurs ailes palpitaient comme celles de nos grands papillons. Quand l'une d'elles plongeait, une autre remontait à la surface, et, gambadant sur l'eau élastique, elles se poursuivaient, secouant de leurs ailes les perles blanches et les bleus saphirs. Elles chantaient, louant le beau mois de mai et la douce lumière de la lune dans la nuit silencieuse. » Cette « danse fantastique » est d'un dessin musical fait de main de maître. Après un court prélude consistant en de calmes accords descendants, commence en la mineur dans le soprano

un air suave de berceuse, accompagné d'un motif de deux tons successifs de basse (la tonique et la quarte descendante), qui, revenant régulièrement, donne l'impression des naïades plongeant doucement. L'air passant un instant au ton la majeur, devient plus voluptueux, puis le tendre la mineur revient, et dans le motif rythmique bondissant, on croit voir les petits pieds des nymphes des eaux dansant sur les flots agités. Le chant s'élève un peu, puis tout s'évanouit doucement dans l'accord parfait, syncopé en la majeur, qui devient de plus en plus faible.

Mais cette heureuse disposition est soudain interrompue par le quatrième morceau : *Il Drago (Tragedia)*. « Un nuage blafard voile la lune, le rire cesse. La vue de l'astre de la nuit devient horrible, elle détourne son visage crispé du lac. Quelque chose descend, se déroule, s'approche. Est-ce un navire ou un oiseau?... C'est un grand dragon enflammé, il est rouge et ses yeux sont louches.... C'est le roi du lac, le roi de la forêt.... Plus pâle qu'un lis, Reginella ferme les yeux bien fort devant ce hideux spectacle.... » La description musicale de ce morceau est très caractéristique. Le contraste entre la figure du monstre fondant des nues avec impétuosité, suivi de son morne motif de basse, et les cris d'appel toujours plus anxieux de l'enfant rend la description dramatique. Au moment où sa terreur a atteint son paroxysme, après un silence horrible, elle exprime son angoisse dans une plainte déchirante qui se change en une mélodie pathétique et suppliante, suivie d'un retour plus furieux du motif du dragon. Enfin il semble s'affaïsser comme frappé d'impuissance, et le thème de l'aïeule qui raconte se fait entendre comme au commencement, et semble montrer aux petits auditeurs le châtement terrible que la fillette a encouru par sa désobéissance.

Dans le cinquième morceau : *O Mamma Cara (Pregliera)*, la pauvre enfant, vaincue par le repentir, supplie la madone de la ramener auprès de sa chère petite maman. « Je serai si sage, » implore t-elle, « que vous ne m'entendrez plus de votre beau ciel. Ne me donnez pas en pâture au dragon. Il est trop hideux et moi je suis encore belle. » Après cette touchante prière musicale, une nouvelle gravure nous montre la fillette, baignée dans la lumière blanc-bleuâtre de la lune, suivant une ligne en zigzag formée de mille petites lumières vacillantes. Ce morceau : *Le Luciollotte (Scherzo)* dit comment des myriades de « vers-luisants pareils à des étincelles,

à des étoiles, à des feux follets montrent à l'enfant pénitente le chemin de la maison paternelle, où elle retrouve sa belle petite mère qui pardonne à la fugitive. » Tout cela est rendu dans un *Scherzo* plein de vivacité.

Le recueil se termine par un petit *Epilogo (Buona notte Piccini!)* Le thème du commencement revient et la grand'mère rappelle aux enfants que « la beauté sans la raison n'est qu'une apparence trompeuse qui se dissipe en fumée. » Et l'on voit les enfants, encore sous l'impression de l'émouvant récit, chercher leur petit lit au moment où s'éteint la bougie.

Certainement ce petit recueil ne sera pas moins apprécié de nos enfants et de nos pianistes que les autres charmantes œuvres de ce compositeur délicat.

MARIE BERDENIS VAN BERLEKOM.



VERS A CHANTER

Illusions. *A mon cher Jean Violette.*

Bien doucement elle se meurt,
Sa corolle est déjà fanée ;
Elle se meurt à peine née
Sur le sol durci de mon cœur.

Chaque jour un pétale tombe :
Un peu de rêve anéanti,
Un parfum qui s'évanouit
Dans le silence de sa tombe.

Sept. 1899.

PIERRE DAMORT.



Pleurer *à Zz. A.*

Que le ciel est las ! que le ciel est gris !
Les nuages lourds roulent et déroulent
Leurs plis floconneux qu'agite une houle...
Un silence plane en l'air assombri.

Mais voici qu'il pleut : c'est une douceur
Un chuchotement de gouttes tombées,
De larmes de paix fraîches, parfumées...
En des pleurs le ciel trouve son bonheur.

Que mon cœur est gris ! que mon cœur est las !
Un orage y couve et toute lumière
Y repose éteinte en un grand suaire...
Oh ! vouloir pleurer et ne pouvoir pas !

Janvier 1902.

PIERRE DAMORT.